

Claudiel au Japon

François Regnault



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3580>

DOI : [10.4000/leportique.3580](https://doi.org/10.4000/leportique.3580)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2019

Pagination : 175-178

ISBN : 978-2-916332-40-6

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

François Regnault, « Claudiel au Japon », *Le Portique* [En ligne], 43-44 | 2019, document 12, mis en ligne le 10 février 2020, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3580> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.3580>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

Claudiel au Japon

François Regnault

Un regard sur l'âme japonaise.

- 1 Je me rendais en ce mois de juillet 1993 de Tokyo à Kyoto par le *shin kan zen*, ce train précis qui ne s'arrête guère que quelques secondes dans les gares. Je ne me souviens plus s'il s'arrêta à Nagoya, mais, traversant la ville, je crus apercevoir, la dominant, les toits de son château. Il me souvint aussitôt de ce passage du *Soulier de satin*, où Rodrigue, dans la cabine de son bateau, dit à l'envoyé du Roi d'Espagne, Don Mendez Leal, et au Japonais Daibutzu, qu'il emploie à dessiner des feuilles de saints : « Je me vois encore à ce dernier étage du château de Nagoya que l'on m'avait donné comme prison ! Quelle prison ! C'est plutôt moi qui tenais le Japon tout entier, en travers dans le joint de son articulation maîtresse, c'est le Japon tout entier que je possédais au travers de mes soixante-dix fenêtres ! »¹
- 2 Je ne doute guère que Paul Claudel ne parle ici en son propre nom, comme s'il avait pu posséder ainsi ce Japon vénéré, si on se souvient de la dernière des *Cent Phrases pour éventails* : « Si l'on veut me séparer du Japon que ce soit avec une poussière d'or. »²
- 3 Je ne doute pas, lorsqu'on sait que Claudel a « possédé » ainsi quelques-uns des pays (ou quelques villes) de ce monde, qu'on ne puisse ouvrir une collection : « Le... de Claudel », où on mettrait à la place des points de suspension : La Chine, l'Amérique, le Brésil, l'Espagne, le Danemark, Prague, Rome, et jusqu'à la Belgique, voire l'Europe entière, et même l'Asie, à défaut de l'impossible Afrique, dont Camille dit à Prouhèze, dans *Le Soulier de satin* : « Dites-moi que vous ne l'avez pas ressenti vous-même ? [...] L'appel de l'Afrique ! » « L'Afrique, dit-il encore, « en proie à son éternel supplice. »³
- 4 Et pourtant le Japon se singularise aux yeux de Claudel selon un principe qu'il énonce dans cette remarque sur la poésie japonaise, et qui me semble emblématique de sa vision du Japon : « Les Japonais apportent dans la poésie comme dans l'art une idée différente de la nôtre. La nôtre est de tout dire, de tout exprimer. Le cadre est complètement rempli et la beauté résulte de l'ordre que nous établissons entre les différents objets qui le remplissent, de la composition des lignes et des couleurs. Au Japon au contraire sur la page, écrite ou dessinée, la part la plus importante est toujours laissée vide. Cet oiseau, cette branche d'arbre, ce poisson ne servent qu'à

l'historien, qu'à localiser une absence où se complaît l'imagination. » C'est dans cet ouvrage, *L'Oiseau noir dans le soleil levant*, qu'on trouve la plupart des textes sur le Japon, tous aussi pénétrants qu'admirables, et les analyses les plus détaillées sur le Nô, le Kabouki, le Bougakou et le Bounrakou⁴.

- 5 Je forme l'hypothèse que le Japon fournit à Claudel comme la vérification topologique et esthétique de ce que ses œuvres, surtout ses drames, expérimentaient dans leurs structures les plus profondes : le manque, l'absence, constitutifs d'une chose, d'un sentiment, d'un objet, et surtout d'une femme.
- 6 « *Jamais, Prouhèze !* »
- 7 « *Jamais !* » crie-telle, « *c'est là du moins lui et moi une chose que nous pouvons partager, c'est «jamais» qu'il a appris de ma bouche dans ce baiser tout à l'heure en qui nous avons été faits un seul !*
- 8 « *Jamais ! C'est là du moins une espèce d'éternité avec nous qui peut tout de suite commencer.*
- 9 « *Jamais je ne pourrai cesser d'être sans lui et jamais il ne pourra plus cesser d'être sans moi.* »⁵.
- 10 L'épisode amoureux, chez Claudel, reproduit dans le *temps* ce que le dessin japonais inscrit dans *l'espace*. Et dès lors, ce qu'il nomme à satiété le désir n'est autre que cet oiseau, cette branche, ce poisson, qui ne sont là que pour attester le vide dont ils se détachent et qui peut-être les cause et les suscite. Il dit encore : « De même dans un temple, la chose la plus importante n'est pas la construction elle-même. Elle n'est là dans un coin comme une stèle, comme une inscription, comme une cassolette, que pour consacrer et en quelque sorte définir la beauté d'une forêt, d'une gorge dans les montagnes ou de quelque grand site naturel. »
- 11 On pourrait aussi citer le silence comme ce même vide auquel renvoie la parole !
- 12 Et toute l'opulence d'un monde si rempli soit-il de tout ce que les drames véhiculent : voyages, conquêtes, possession, propriétés, argent, pouvoirs, triomphes et gloire, n'est que l'immense construction autour du vide essentiel, dont le cœur seul pressent l'absence, comme si l'amour n'advenait justement jamais que sous la forme du désir.
- 13 Ce qu'il exprime encore autrement bien sous la forme de cet adage selon lequel : « Ce n'est pas le singe qui est en mouvement, c'est le mouvement qui est singe. »⁶. Il n'y aurait jamais eu de singe si le mouvement, *ce vide où le singe va se mouvoir*, ne lui préexistait.
- 14 Certes, on avancera que le bouddhisme zen, ou le *Traité chinois du vide parfait*, pouvaient avoir inspiré le poète ambassadeur dans l'extrême orient de sa pensée. C'est une question.
- 15 Et c'est même la question essentielle, si on se fait la réflexion que Claudel, chrétien, catholique, n'est sommé par sa foi que de croire à l'Être, ou *en* l'Être, et que son thomisme (il aurait lu deux fois la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin en Extrême-Orient) ne l'initie pas au néant ! Et pourtant il se dira plus heureux au milieu de ces païens de Chine que dans l'Europe avec ses Protestants (« Nos frères séparés », comme il dit avec un certain mépris).
- 16 Du moins le Japon, *ce lieu du vide* – non, certes, du néant – aura-t-il été le lieu même où la question se sera posée à lui, qui n'aura pas plus converti la Chine ni le Japon au christianisme que les Jésuites du XVI^e siècle, au moment de l'affaire des Rites chinois.

- 17 Certes, le pilier de Notre-Dame de Paris avait assuré l'essentielle conversion, voire le salut, mais pourtant tout restait à faire : ce que le Mesa de *Partage de midi* appellera « l'ancienne vie à recommencer. »
- 18 Restait donc au Japon à révéler au poète cette parousie du vide, en partant de ces éléments minimaux, le mystère de l'inclinaison du toit d'une pagode, ou ce que deux bambous verts parallèles de diamètres différents, peints sur une bande de papier, font vérifier à l'œil : que « la proportion est ce nombre qui n'est capable d'être représenté par aucun chiffre. »⁷.

NOTES

1. Paul Claudel, *Le Soulier de satin*, Quatrième Journée, scène II. *Théâtre*, tome II, Bibliothèque de la Pléiade, nrf, 1965, page 869.

Rappelons que Claudel aura fait un premier voyage en Chine à partir de 1895, au cours duquel il visite le Japon en 1898, revient en France en 1905, repart en 1906 pour la Chine et revient en France en 1909. Qu'il part pour le Japon en 1921 comme Ambassadeur à Tokyo, puis quitte le Japon en 1927 par le Pacifique pour gagner les Etats-Unis et devenir Ambassadeur de France à Washington.

2. *Cent phrases pour éventails*, in Claudel, *Œuvre poétique*, Bibliothèque de la Pléiade, nrf, 1967, p. 744.

3. Claudel, *Le Soulier de satin*, Première Journée, scène III. *Théâtre*, tome II, Bibliothèque de la Pléiade, nrf, 1965, page 677.

4. Paul Claudel, *Œuvres en prose*, « Contacts et circonstances », Japon, 1921- 1927 », *L'Oiseau noir dans le soleil levant*, « À travers la littérature japonaise », Bibliothèque de la Pléiade, nrf, 1965, page 1162. (Je conserve les orthographes de Claudel).

Je rappelle le sens de ce titre : « J'ai pris ce titre, dit Claudel, parce que mon nom peut se traduire à peu près en japonais par « oiseau noir » et que la langue japonaise, semble-t-il, répugne aux doubles consonnes et aux consonnes finales, et adopte ainsi la structure minimale des langues humaines : consonne/voyelle, consonne/voyelle. On doit donc, pour éviter cela dans le nom CLAUDEL, insérer une voyelle entre le C et le premier L, et en ajouter une autre après le L final, cette voyelle minime étant (comme notre *e* muet) le *u* (=ou) en japonais, ce qui donne CuLAUDELu, qui signifie « à peu près » « oiseau noir ». Le titre entier signifie donc : Claudel au Japon !

5. Claudel, *Le Soulier de satin*, Deuxième Journée, scène XIV. *Théâtre*, tome II, Bibliothèque de la Pléiade, nrf, 1965, page 779.

6. *Œuvres en prose*, *op. cit.*, p.1128.

7. « Deux bambous verts », *Ibid.* p.1188.

RÉSUMÉS

Le principe qui singularise le Japon aux yeux de Paul Claudel est la part essentielle laissée au vide. Claudel semble y vérifier la structure de ses propres œuvres construites autour du manque et de l'absence constitutifs du désir. Si sa croyance de catholique en l'Être ne l'a pas initié au Néant, elle s'est certainement étendue sous le coup de l'expérience japonaise heureuse.

The principle which singles out Japan to Paul Claudel's eyes is the essential part left to emptiness. Claudel seems to check there the structure of his own works built around the vacuum and the absence constitutive of desire.

If his belief in Being as a Catholic did not introduce him to Nothingness, it was certainly extended in the heat of the happy Japanese experience.

AUTEUR

FRANÇOIS REGNAULT

François Regnault est agrégé de philosophie et maître de conférences au Département de Psychanalyse de l'Université de Paris VIII jusqu'en 2004. Il a travaillé au théâtre comme traducteur et collaborateur artistique de Patrice Chéreau de 1973 à 1985 (Villeurbanne, Nanterre-Amandiers). Il a été co-directeur du Théâtre de la Commune/ Pandora, à Aubervilliers, avec Brigitte Jacques-Wajeman de 1991 à 1997. Il a aussi été professeur au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique et conseiller théâtral à la Comédie-Française. Il travaille aujourd'hui au Théâtre de la Ville avec Emmanuel Demarcy-Motta. Acteur pour le théâtre et le cinéma, il est aussi dramaturge et l'auteur de nombreux livres dont en 2018 : *Une Mémoire, Nouveaux écrits sur le théâtre*, Éd. Riveneuve/Archimbaud, Paris, et *Claudel avec Lacan, Petit guide du théâtre de Paul Claudel*, Navarin éditeur.